





# LINA

ET LA FORÊT DES SORTILÈGES



SERGE BRUSSOLO

LINA  
ET LA FORÊT DES SORTILÈGES

Tome 1  
La tombola des démons

Michel  
LAFON

À paraître :  
Tome 2 : *Le Chemin maléfique*

*Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2013  
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte  
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

[www.lire-en-serie.com](http://www.lire-en-serie.com)

# JOURNAL INTIME DE LINA





## L'orphelinat

Je m'appelle Lina, j'ai quinze ans. Je ne suis ni belle ni laide. Normale, quoi. J'ai les cheveux noirs et les yeux verts. Bon, rien d'extraordinaire. Au collège, je n'ai jamais été populaire. Je lisais beaucoup et passais mon temps libre à soigner les animaux abandonnés. C'est sans doute ce qui m'a poussée à entreprendre des études d'infirmière vétérinaire. Je suis née à Almoha, un royaume où la magie est autorisée sous certaines conditions. Les gens y sont tellement habitués qu'ils n'y font plus attention. Chez nous, les sorciers sont l'équivalent des plombiers dans votre monde, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas considérés comme des personnages exceptionnels. On voit en eux des dépanneurs, pas davantage.

À la fin de mes études, j'ai choisi de me spécialiser dans le domaine de la monstruosité. Il faut dire qu'il y a beaucoup de monstres chez nous. Ils sont bizarres mais la plupart du temps pacifiques. Le gouvernement les tolère parce qu'ils se chargent des travaux dangereux dont les humains ne veulent surtout pas entendre parler. Leurs écailles, leur carapace les protègent des

acides, des flammes, des explosions, c'est bien com-  
mode pour ceux qui les emploient.

Bien que ces créatures soient très utiles à la société, on ne les aime pas. On prétend qu'elles font peur aux enfants, et on les oblige à porter des masques en caoutchouc pour cacher leurs difformités. J'ai toujours trouvé cela révoltant, mais bon, je suppose que le roi se fiche pas mal de mon avis.

Je reviendrai sur tout ça plus tard ; je veux seulement que vous compreniez comment et pourquoi je suis devenue une hors-la-loi recherchée dans tout le royaume, moi, une fille tranquille et serviable, que certains n'hésitaient pas à qualifier de « nunuche ».

Les choses se sont gâtées lorsqu'à la fin de mes études j'ai été affectée à l'Orphelinat des compagnons imaginaires. Oui, c'est là que tout est parti en vrille, et qu'un soir je me suis retrouvée en train de fuir une meute d'armures géantes aux abords d'une forêt si touffue qu'elle semblait impénétrable.

Mais sans doute est-il préférable que je vous raconte les choses dans l'ordre, non ?

Voilà comment tout a commencé. Mes parents ne tenaient pas à ce que je devienne infirmière pour monstres. Cela d'une part les inquiétait, d'autre part leur faisait honte. Comme beaucoup de gens à Almoha, ils sont terrifiés par tout ce qui vient de l'étranger et, malheureusement pour eux, nos pauvres monstres viennent d'ailleurs, de zones mal connues où les conditions de survie sont précaires.

Moi, ces créatures me faisaient de la peine quand je les croisais dans la rue. La plupart, qui n'avaient pas assez d'argent pour s'acheter le masque de caoutchouc en forme de visage humain imposé par la loi, se contentaient d'enfiler sur leur(s) tête(s) un sac en papier percé de trous à la hauteur des yeux. Parfois ces trous étaient au nombre de trois... ou de quatre, ça dépendait.

Cet état de choses les déprimait, et ils en arrivaient à se gaver de tranquillisants pour combattre la dépression. Voilà pourquoi, en devenant infirmière, j'avais espéré leur venir en aide. Ce secteur d'activité n'était pas embouteillé, et ma candidature a tout de suite été acceptée.

Lorsque le sous-suppléant du remplaçant de l'assistant du secrétaire temporaire du deuxième rédacteur du vice-directeur intérimaire des services de santé m'a convoquée, il m'a déclaré :

– Ma petite, vous vous attaquez à forte partie. Vous êtes courageuse, c'est bien. Celle qui vous a précédée a eu le bras gauche arraché par l'un de ses patients, ce qui, désormais, lui pose problème pour faire les pansements et découper son bifteck. Je vous raconte cela afin de vous exhorter à la prudence. Les monstres nous sont utiles mais demeurent imprévisibles. Par ailleurs ils sont laids, et il est souvent difficile de supporter leur présence. Pour votre premier poste, vous vous rendrez à l'Orphelinat des compagnons imaginaires ; vous savez ce que cela signifie, je suppose ?

– Non, monsieur, ai-je avoué.

Le bonhomme me déplaisait. Chauve, jaune et décharné, il avait l'air d'une momie oubliée dans ce bureau poussiéreux par des embaumeurs distraits. Il a poussé un soupir d'exaspération avant de marmonner :

– Les compagnons imaginaires sont inventés par les enfants pour meubler leur solitude. Dans notre royaume où la magie est chose commune, quand on donne naissance à une créature de cette espèce, elle prend vie et accompagne son créateur jusqu'à ce que celui-ci s'en lasse et s'en détache, ce qui se produit inmanquablement lorsque l'enfant grandit. Les amis imaginaires laissés à l'abandon sont alors placés dans un orphelinat spécial où l'on essaye de contrôler leurs pouvoirs. Votre tâche consistera à les maintenir sous tranquillisants afin qu'ils ne commettent aucun dégât. En fait ce sont, à leur manière, des monstres d'un autre genre, moins laids mais encore plus dangereux. Soyez sur vos gardes. Bouclez vos valises, vous êtes attendue dès demain ; votre directeur se nomme Aristide Skeltar, c'est un homme charmant. J'ai fait mes études avec lui à l'Institut royal des maladies imaginaires.

J'ai pensé que ça ne présageait rien de bon, mais je me suis contentée de prendre congé poliment.

Mes parents m'ont regardée partir comme si j'allais être fusillée à l'aube. Ils étaient persuadés qu'ils ne me reverraient jamais – ce en quoi ils ne se sont peut-être pas trompés car j'ignore, à l'heure actuelle, quelles sont mes chances de reprendre un jour une vie normale.

J'ai sauté dans l'omnibus pour me rendre à l'orphelinat situé dans cette banlieue d'Almoha qu'on sur-

nomme « le quartier gris ». C'était un bâtiment de brique aux fenêtres munies de barreaux. Une prison dressée au centre d'un terrain vague où miaulaient les chats errants. Il n'y avait aucune habitation à cent mètres à la ronde, comme si les gens du coin préféraient se tenir à bonne distance des installations. Des panneaux, plantés ici et là, proclamaient : « ATTENTION ! ORPHELINS DANGEREUX ! DÉFENSE DE JETER DE LA NOURRITURE AUX DÉTENUS ! »

J'ai frissonné. Je n'avais pas vu les choses de cette manière.

Une porte blindée défendait l'accès de la bâtisse. J'ai dû sonner. Un guichet s'est entrebâillé sur une vilaine figure qui semblait modelée dans de la pâte à pain.

– C'est pour quoi ? a nasillé le gardien. Les visites sont interdites. Les pensionnaires sont trop dangereux. Nous ne recevons pas davantage les représentants de commerce, même ceux qui vendent des instruments de torture.

– Je suis la nouvelle infirmière, ai-je précisé.

– Ah ouais ? a-t-il ricané. J'espère que vous durerez plus longtemps que la précédente. Je suis Morkos, le geôlier en chef.

Je n'ai pas tardé à comprendre qu'il était en fait l'unique gardien, les autres ayant déserté au fil du temps, terrorisés par les prisonniers.

– Il n'y a plus que monsieur le directeur, a-t-il expliqué en déverrouillant la porte, Gertrude la cuisinière, Dort-Debout le marmiton, et moi... C'est peu, c'est

pourquoi on fait régner une discipline de fer, sinon on serait vite débordés.

Morkos était bâti comme un colosse. Sa tête, dépourvue de cou, directement collée sur des épaules massives. Avec des cornes, il aurait fait un bœuf très acceptable.

– Vous êtes bien jeune et bien petite, m'a-t-il lancé avec un regard de profond mépris. Vous ferez pas de vieux os. Les tigres du zoo, c'est des chatons à côté des amis imaginaires !

Et il a ricané sottement avant de m'abandonner au seuil du bureau directorial.

Aristide Skeltar était presque aussi haut que large, un vrai cube de béton. Les cheveux ras, des yeux noirs d'insecte, un nez cassé. Ses mains étaient assez larges pour contenir chacune deux kilos de pommes de terre. Il a paru surpris puis désappointé par mon aspect.

– J'avais exigé qu'on m'expédie quelqu'un de costaud, a-t-il grogné. Une infirmière major de l'armée habituée aux champs de bataille... Tant pis. Mais je crains que votre espérance de vie en ces murs ne soit fort courte. Nos pensionnaires ne sont pas des enfants de chœur !

Il a continué pendant cinq minutes sur ce ton avant de s'extraire de son fauteuil pour m'emmener faire le tour des lieux.

– Vous savez, bien sûr, ce qu'est un compagnon imaginaire ? a-t-il lancé.

– Oui, ai-je répondu. Un personnage virtuel créé de toutes pièces par un enfant qui s'ennuie ou éprouve le

besoin de se fabriquer un confident à qui il racontera ses malheurs.

– Vous n’y êtes pas du tout ! a glapi Skeltar. Un compagnon imaginaire est un monstre de la pire espèce ! Une créature dotée de superpouvoirs extrêmement dangereuse. Tant que cette « chose » est contrôlée par son créateur, la menace est moindre ; il n’en va plus de même lorsque l’enfant grandit et se désintéresse de son ancien camarade de jeu. Généralement les parents, qui en ont assez de voir ce personnage bizarre traîner comme une âme en peine dans leur maison, font appel à la fourrière du quartier. Ce service vient directement vider ses cages ici, à l’orphelinat, qui lui sert de dépotoir. Notre mission consiste à maintenir ces créatures invraisemblables à l’écart des gens normaux.

Je suis restée muette. Naïve, je ne m’attendais pas à cela. J’avais cru qu’il me faudrait consoler ces pauvres êtres abandonnés par ceux qui les avaient créés. J’avais imaginé l’orphelinat comme une espèce de colonie de vacances pour enfants déprimés. Quelle idiote !

Les choses prenaient une tournure déplaisante.

Skeltar s’est emparé du trousseau de clefs pendu à sa ceinture pour déverrouiller une nouvelle porte blindée.

– Nous allons pénétrer dans la salle de jeux, a-t-il murmuré. Ne vous laissez pas bernier par l’apparente innocence de ceux que vous approcherez. Ces zigotos-là sont d’habiles comédiens. Ils se débrouilleront pour vous attendrir et, au moment où vous vous y attendrez le moins, CRAC ! ils vous arracheront un bras !

Écartant le pan de sa veste, il m'a montré l'énorme pistolet accroché à sa hanche.

– Je suis armé, a-t-il chuchoté, mais ce sont des créatures magiques : seule la sorcellerie peut leur ôter définitivement la vie. Les cribler de balles a pour seul effet de les ralentir mais ils guérissent vite de leurs blessures. À moins qu'on leur coupe la tête – hélas, ce droit ne nous a pas été accordé... *pas encore* du moins, et c'est regrettable. Heureusement, les mentalités évoluent, un jour prochain quelqu'un prendra conscience que notre sécurité prime sur le confort de ces... « choses ».

Il a enfin ouvert la porte. De l'autre côté s'étendait une vaste salle de jeux : table de ping-pong, trampoline, panier de basket-ball, ring de boxe... Bref, tout ce qu'on peut imaginer pour passer le temps sans jamais y réussir vraiment.

J'en suis restée bouche bée. Il y avait là les créatures les plus invraisemblables de l'univers : un kangourou jaune qui s'amusait à faire voler un boomerang au ras des têtes de ses camarades, un poussin bleu gros comme une vache, un lézard écossais, mais également des humains bizarres qui, avec leur visage caricatural, semblaient sortis d'une bande dessinée. Beaucoup étaient la réplique de superhéros plus ou moins modifiés... ou encore d'acteurs célèbres. Le problème c'est qu'ils avaient presque tous la taille d'un enfant de dix ans ! C'était plutôt curieux. Un dragon à peine plus gros qu'une libellule a voleté sous mon nez. Un cheval de



bois à roulettes s'est avancé pour me saluer d'un hennissement sonore.

– Quel cirque ! s'est lamenté Skeltar. Voilà ce que je dois supporter à longueur de journée. Ah ! comme je regrette le temps où je dirigeais la prison centrale du royaume : je préférerais avoir sous ma coupe un millier de francs assassins ou d'honnêtes voleurs que ces bestioles de carnaval au sourire sournois !

Promenant mon regard sur les pensionnaires qui m'entouraient, je n'ai senti aucune hostilité, plutôt une grande détresse. Tous les visages se sont tournés sur ma personne : il y avait énormément de solitude et de peine dans leurs yeux, et ma gorge s'est serrée.

Skeltar m'a expédié une bourrade dans les côtes.

– Allons ! Ne vous laissez pas avoir ! Ils font leur numéro habituel pour vous attendrir. Ne tombez pas dans le panneau ! Ce sont de sacrés comédiens !

Il en frissonnait de rage contenue. L'envie le démangeait de dégainer son revolver pour fusiller l'assistance. Il a fini par se ressaisir.

– Bon, c'est assez, a-t-il décidé. Je vais vous montrer l'infirmerie et l'endroit où vous habiterez.

Il a refermé la porte à grand fracas. J'ai perçu un concert de chuchotis à travers le battant d'acier. Les orphelins commentaient ma prestation.

L'infirmerie était bourrée à craquer de somnifères et de tranquillisants, de quoi endormir un million d'éléphants.

– Vous en saupoudrerez leurs repas, m’a ordonné Skeltar. Il est capital de les maintenir à demi assoupis, sinon ils pourraient abuser de leurs superpouvoirs. Certains d’entre eux, comme Kanzo, ce kangourou jaune, sont inoffensifs, mais il y en a d’autres qu’il faut tenir à l’œil. Avez-vous remarqué cet adolescent blond, maigre, avec un nœud papillon bleu ?

Il feignait de lire, dans le coin bibliothèque. Il nous avait à peine accordé un coup d’œil...

– C’est Toddy Bar. Ce gringalet à figure de fille est en réalité un ours-garou. Vous avez bien compris. C’est ainsi que l’a imaginé son créateur, un bambin de cinq ans qui avait peur du noir et se cramponnait à son ours en peluche. Il était persuadé que, sitôt la lumière éteinte, un monstre allait sortir de sous son lit, voilà pourquoi il a créé cet ami imaginaire, tantôt grand frère, tantôt grizzly féroce capable de terrasser les créatures de la nuit qui auraient été tentées de s’en prendre à son jeune maître.

– Cela partait d’une bonne intention, ai-je commis l’erreur de bredouiller.

Skeltar m’a foudroyée du regard.

– À l’origine, peut-être bien, a-t-il craché, mais le garou est devenu trop puissant. Aujourd’hui il ne chasse plus les monstres qui vivent sous le lit des enfants, il s’en prend aux humains... aux gens comme vous et moi.

– J’ai également aperçu une fée, ai-je hasardé pour changer de sujet.

– Oui, oui, a marmonné le directeur d'un ton négligent. C'est Dita. Elle est coquette, capricieuse, insupportable mais inoffensive. Elle souffre de ce que je nomme « le complexe de la princesse » : elle se croit le centre du monde. Heureusement sa baguette ne fonctionne pas très bien. Elle crache des étincelles et accomplit des miracles dérisoires. Le danger ne viendra pas d'elle. J'ai rédigé une fiche détaillée sur chacun de nos pensionnaires, il vous faudra les apprendre par cœur, il est important que vous sachiez exactement à qui vous avez affaire.

Mes « appartements » étaient rudimentaires au possible. Une chambre équipée d'un lit, d'une table, d'une chaise et d'un lavabo. Au mur, une photo de notre roi, Breganok III, dont le sourire avait été retouché afin de cacher ses dents gâtées et de lui donner un air plus sympathique. Rien de folichon.

Je ne vais pas entrer dans le détail, cela vous ennuerait. Disons que pendant une semaine il ne s'est rien passé de notable. Je faisais mon travail sous l'œil méfiant du directeur et du geôlier qui, de toute évidence, voulaient s'assurer que j'étais à la hauteur de la tâche.

Tous les matins je remontais le couloir menant à la cuisine en poussant un chariot chargé de médicaments. À cette occasion je passais devant une rangée de photographies accrochées au mur, et qui représentaient des infirmières ou des gardiens de prison. Peinte sur le plâtre écaillé, une inscription surplombait cette galerie

de portraits : « MORTS EN SERVICE, ASSASSINÉS PAR LES PENSIONNAIRES DONT ILS AVAIENT LA GARDE. »

Chaque fois, j'en avais la chair de poule, pourtant je ne parvenais pas à me défaire d'un sentiment d'incrédulité. J'avais du mal à admettre que les compagnons imaginaires que je côtoyais étaient des criminels. Si c'était le cas, ils cachaient bien leur jeu. Gertrude, la cuisinière, à qui j'ai fait part de mes doutes, m'a rétorqué :

– Tu es bien naïve, ma petite ! Ce sont des monstres. Le gros poussin bleu, par exemple, ne lui tourne jamais le dos, il te réduirait en morceaux avec son bec. Il est plus dangereux qu'un requin !

– Et Toddy ?

– Toddy est le pire de tous. C'est lui qui a arraché le bras de l'infirmière que tu remplaces. Il a piqué une colère parce qu'il estimait qu'elle lui servait du thé tiède. Dès qu'il s'énerve, il se change en grizzly. Faut voir ça, c'est terrifiant.

Morkos, le gardien, en a rajouté une couche, accumulant les détails atroces. En dépit de ces témoignages qui se recoupaient, le doute s'attardait en moi. Mon instinct me soufflait qu'on me racontait peut-être des histoires à dormir debout.

Les pensionnaires avaient droit à une heure de promenade quotidienne dans l'enceinte d'une cour intérieure entourée de hauts murs. Au-dessus de cet espace, on avait installé une sorte de « toit » constitué

d'un grillage très solide, afin qu'aucun d'entre eux ne soit tenté de s'échapper par la voie des airs. Skeltar, avec un sourire de satisfaction, m'a révélé que ce grillage était électrifié.

– Si l'un de ces monstres essayait de le traverser, a-t-il ricané, le courant le fricasserait comme un poulet à la broche.

– Il faudrait d'abord qu'ils puissent l'atteindre, ai-je objecté, c'est très haut.

– Pas pour eux ! Prenez le kangourou, par exemple, au mieux de sa forme il peut sans problème sauter par-dessus un immeuble de trois étages. Heureusement, depuis qu'il est ici, ses pouvoirs ont diminué. C'est dans ce but que je les nourris mal : plus ils s'affaiblissent, moins nous courons de risques.

Au bout d'une dizaine de jours, j'ai commencé à discuter avec les pensionnaires ; c'était formellement interdit par le règlement mais, comme Skeltar et Morkos avaient cessé de me surveiller, je ne me suis pas gênée.

Je me donnais beaucoup de mal pour établir le contact, hélas mes efforts étaient rarement couronnés de succès car la plupart me considéraient avec méfiance. Enfin, un matin, Dita la fée est venue à ma rencontre. Elle était très jolie, presque trop pour paraître réelle. Sa démarche était si gracieuse qu'elle avait l'air de flotter au-dessus du sol. Elle s'est approchée en brandissant la baguette magique qu'elle ne lâchait

jamais, pas même en dormant, à croire qu'on l'avait collée dans sa main.

– Tes cheveux sont affreux, a-t-elle décrété en me dévisageant. Ta peau est trop grasse, et tu es habillée comme une vraie souillon. Tu veux que j'arrange tout cela ?

J'avais surtout envie de lui retourner une baffe, oui, mais j'ai jugé plus diplomate de me prêter au jeu.

– Tu peux vraiment faire quelque chose ? ai-je demandé.

– Bien sûr ! a-t-elle lâché avec une pointe d'exaspération. Je suis une fée, ça ne se voit pas ?

Elle a commencé à agiter sa baguette en esquissant des gestes compliqués. Des étincelles ont crépité à l'extrémité du bout de bois et j'ai eu l'impression bizarre que des mains invisibles me secouaient en tous sens ; ça n'a duré que deux secondes au terme desquelles Dita m'a tendu un miroir de poche tiré de l'aumônière suspendue à sa ceinture.

– Voilà ! a-t-elle lancé d'un ton satisfait. C'est un peu mieux, non ? Certes, ce n'est pas génial car à l'impossible nul n'est tenu, mais au moins tu n'as plus l'air d'une gardeuse de vaches.

Je me suis examinée dans la glace. J'étais désormais coiffée et maquillée comme une star de cinéma. Au lieu de ma blouse blanche d'infirmière, je portais une robe de soirée en tissu lamé qui scintillait. Ça ne me ressemblait absolument pas, et j'ai eu l'impression de contempler une étrangère.

– C'est en cela que consiste mon pouvoir, a expliqué Dita. *J'embellis les choses*. J'ai été créée il y a dix-huit ans par une fillette complètement obsédée par tout ce qui touchait à la mode et à la beauté. Elle passait ses journées à rêver devant les photos des stars et des mannequins vedettes. Elle voulait devenir comme elles. J'étais là pour lui donner cette illusion... Je suis une sorte de coach pour *fashion victims*, si tu vois ce que je veux dire. Le problème, c'est que mes enchantements ne durent pas longtemps. Mes transformations s'effacent au bout de trois minutes. Je n'y peux rien, j'ai été mal fabriquée, c'est tout. Mais je n'en veux pas à celle qui m'a créée, c'était une gamine, elle ne se rendait pas compte de ce qu'elle faisait.

Comme pour illustrer ses propos, mes cheveux ont soudain repris leur aspect habituel, et la robe du soir est redevenue une simple blouse d'infirmière.

Dita a haussé les épaules avant de soupirer :

– Voilà, c'est fini, tu es redevenue moche. Pas la peine de pleurnicher, je n'accepte aucune réclamation. Pour te consoler, dis-toi que tu auras été belle deux minutes dans ta vie, c'est toujours ça.

Elle m'a tourné le dos et s'est éloignée. Malgré l'envie de lui botter les fesses qui me démangeait, j'ai eu de la peine pour elle.

Je commençais à entrevoir que l'état de compagnon imaginaire n'avait rien de merveilleux.

Deux jours plus tard, je me suis approchée du kangourou jaune qui occupait son temps de récréation à

bondir d'un bout à l'autre de la cour. Parfois, il effectuait des pirouettes en plein vol, comme un trapéziste. Je frissonnais de terreur lorsque je voyais ses oreilles pointues frôler le grillage électrifié. Je m'attendais chaque fois à ce qu'il retombe, foudroyé par la décharge et à moitié cuit. Heureusement, il était assez habile pour ne jamais commettre cette erreur.

Alors que j'applaudissais à la fin de son numéro, il s'est avancé vers moi ; c'est ainsi que nous avons lié conversation.

Nettement plus bavard que ses compagnons de captivité, il m'a raconté qu'il avait longtemps servi de monture à l'enfant qui l'avait créé :

– Il grimpait sur mon dos, et je bondissais par-dessus les toits pour l'emporter loin de la ville. À l'époque j'étais fort, mes pouvoirs étaient intacts. Ils n'ont pas cessé de diminuer depuis que j'ai été abandonné. Aujourd'hui je ne saute guère plus haut qu'un vrai kangourou. C'est la vie. Nous, les compagnons imaginaires, ne sommes plus grand-chose dès qu'on nous sépare de nos petits maîtres. Les humains ont tort d'avoir peur. Plus le temps passe, plus nos pouvoirs faiblissent.

– Pourquoi ?

– Parce que les enfants qui nous ont créés nous oublient. Au fur et à mesure qu'ils deviennent des adultes, le souvenir qu'ils avaient de nous s'estompe et finit par disparaître de leur mémoire. Quand cela se produit, nous cessons d'exister.

– Comment cela ?



– Nous nous effaçons, comme des fantômes. Nous devenons de plus en plus transparents, et un jour, pouf ! nous ne sommes plus là.

– C'est triste, ai-je soufflé, la gorge nouée.

À la suite de cette conversation, les autres créatures se sont montrées moins méfiantes à mon égard et m'ont raconté leur histoire. Elles le faisaient avec des sanglots dans la voix.

Toutefois, ma curiosité était principalement attisée par le garçon au nœud papillon bleu, ce fameux Toddy Bar, qui, pendant que nous bavardions, affectait de ne pas nous voir et demeurait dans un coin de la cour, le nez plongé dans un vieux manuel de zoologie. Je ne pouvais m'empêcher de le trouver mignon et de rougir stupidement quand nos regards se croisaient.

Un jour, me penchant vers Kanzo, je me suis décidée à demander :

– C'est donc lui l'ours-garou ? C'est vrai qu'il a arraché le bras d'une infirmière ?

– Bien sûr que non ! a protesté le kangourou. Ce sont des fables que Skeltar s'ingénie à colporter pour qu'on nous maintienne en détention. Il nous déteste. Il a une sainte horreur de tout ce qui sort de l'ordinaire. L'imaginaire et la féerie le font écumer de rage ; ses amis et lui voudraient vivre dans un monde où le rêve et le rire seraient interdits et passibles d'amende. Tu ne dois pas le croire... Viens, je vais te présenter à Toddy. C'est un chouette garçon. On le croit préten-

tieux, mais, en réalité, il est timide, surtout avec les humains.

Nous voyant approcher, Toddy a donné des signes de nervosité. S'il avait pu rentrer sous terre, je crois qu'il l'aurait fait. Bien que très maigre, il était mignon dans le genre blondinet démodé. On l'aurait dit échappé d'une vieille photo. Toute fuite étant impossible, il s'est ressaisi et a décidé de faire face. Kanzo, pour meubler le silence gênant qui s'installait, lui a résumé notre conversation. Au bout d'un moment, Toddy s'est enfin dégelé et a pris la parole.

– Kanzo dit la vérité, a-t-il martelé. Skeltar est un membre actif du Parti réaliste, un groupe politique qui souhaite l'interdiction définitive de tout ce qui peut amuser les humains : le cinéma, la musique, les bandes dessinées, les livres d'aventures... Il prétend que ces choses empêchent les gens de se consacrer pleinement à leur travail. Au début, on s'est moqué d'eux, mais leurs idées font leur chemin, et l'on prétend que le roi envisage d'instaurer un impôt sur le rêve et le rire, ce qui ferait rentrer pas mal d'argent dans les caisses du royaume. Tu imagines ? Chaque fois que quelqu'un rigolera, un encaisseur viendra lui réclamer le prix de son éclat de rire en fonction de son intensité et de sa durée !

– Aux yeux de Skeltar, a renchéri le kangourou, nous sommes des erreurs de la Nature. Des erreurs qu'il conviendrait d'effacer au plus vite. Mon instinct me souffle que notre cher directeur complotte pour nous éliminer. Tiens-toi sur tes gardes, petite humaine, si tu

ne veux pas te retrouver malgré toi complice d'un crime.

J'ai frissonné car je n'étais pas loin de penser la même chose.

Comme je m'attardais avec les pensionnaires plus que le nécessitaient les obligations du service, Gertrude, la cuisinière, m'a vertement sermonnée.

– C'est pas bon ! a-t-elle grogné, le nez dans sa marmite. Faut pas fraterniser avec cette sale engeance. Le règlement l'interdit, et ça te vaudra un mauvais point dans ton dossier professionnel. La fantaisie, le rêve détournent les gens des vrais problèmes. Nous devons travailler à remplir les caisses du royaume. Plus le roi sera riche, plus nous serons forts, et pour arriver à ça, faut pas rêvasser. Les distractions, c'est bon pour les fainéants. Écoute bien ce que je te dis : un jour prochain, les rêveurs et les paresseux, on les mettra en prison, eux aussi ! À toi de décider de quel côté de la serrure tu veux être, geôlière ou prisonnière.

La menace était claire, et j'ai compris qu'à l'avenir il me faudrait faire attention.

Cela ne m'a pas empêchée de fraterniser avec les compagnons imaginaires.

J'ai pris l'initiative de diminuer les doses de tranquillisants que la cuisinière délayait dans leur nourriture. Pour cela, j'ai remplacé la moitié des comprimés par des bonbons d'apparence identique. Ce subterfuge m'a permis de voir si, en l'absence de drogue, les détenus

se comportaient différemment et faisaient montre d'une agressivité anormale. Il n'en a rien été. Skeltar et ses copains m'avaient donc menti ! Et s'ils m'avaient bernée sur ce point, c'est qu'ils m'avaient également bernée quant au reste.

Les compagnons imaginaires, pour la plupart, étaient timides et tristes, perdus dans leurs rêveries mélancoliques. Seuls Toddy, Kanzo et Dita se montraient loquaces. Je leur ai demandé pourquoi leurs camarades avaient l'air si lointains.

– C'est normal, a soupiré Toddy. Quand on est abandonné par l'enfant qui nous a créé, on a l'impression que le monde s'écroule. On ne sert plus à rien. Pendant des années on a été le meilleur copain de ce gosse, et soudain, pouf ! il se détourne de nous comme d'un vieux jouet. Et c'est ce qu'on est devenus, en fait : des jouets démodés qui n'amuse plus leur propriétaire.

– Mais c'est parce qu'il a grandi, ai-je souligné. C'est une évolution inévitable.

– Je sais, a soufflé le garçon au nœud papillon bleu. C'est le destin, mais c'est tout de même dur à admettre. Les amis imaginaires ont tendance à croire que l'époque des jeux enfantins durera toujours. Brusquement, ils réalisent qu'ils se sont trompés. Le gosse qui les a créés a changé, il s'est métamorphosé en un inconnu, un étranger qui ne leur accorde plus la moindre attention. C'est difficile à vivre. Beaucoup d'entre nous tombent malades, leurs pouvoirs s'affaiblissent. Assez vite,

on perd le courage de se révolter, alors la fourrière vient nous ramasser, et l'on se retrouve ici.

– Éprouves-tu de la haine envers celui qui t'a inventé ? ai-je demandé.

– Non, a répondu Toddy d'un ton mélancolique. On ne peut pas empêcher les enfants de grandir et d'oublier ce qui les emplissait de joie quelques années auparavant. Je pense aussi qu'ils ont un peu honte de nous avoir fabriqués à une époque de leur vie où ils se sentaient mal dans leur peau.

Sa détresse m'a émue, j'aurais voulu le consoler, les consoler tous... mais je n'avais aucune idée de la manière de leur venir en aide.

Je me suis creusé la cervelle une nuit entière, et soudain l'évidence m'a foudroyée : je devais contacter ceux qui avaient créé les compagnons imaginaires ! Oui, je devais retrouver leurs traces et les convaincre de secourir ces créatures qui, jadis, leur avaient été si chères.

Pour cela, il me fallait accéder aux fichiers que Skeltar détenait dans son bureau. Heureusement, notre cher directeur nous a annoncé qu'il s'absenterait durant quarante-huit heures afin de régler un problème familial urgentissime. Il me fallait en profiter pour passer à l'action car une autre occasion ne se présenterait pas de sitôt.

En réalité, je n'ai pas cru une seconde à ce prétendu « problème familial », et je soupçonnais fort Skeltar de se rendre à une réunion secrète pour peaufiner les

ultimes détails de son complot. Après m'être assurée qu'il quittait bel et bien l'orphelinat, j'ai attendu la nuit pour me glisser dans son bureau.

J'avoue que je n'en menais pas large. À la lueur d'une bougie, j'ai passé en revue le contenu des classeurs. J'ai rapidement mis la main sur ce que je cherchais : les noms et adresses de tous ceux qui avaient créé les compagnons imaginaires détenus à l'orphelinat. Je les ai recopiés sur un carnet avant de tout remettre en place.

Dès le lendemain, je me suis isolée dans l'infirmierie après avoir vérifié que Morkos et la cuisinière étaient occupés, et j'ai empoigné le téléphone pour passer mes coups de fil. Cela n'a pas été facile car mes correspondants faisaient preuve d'un manque de coopération flagrant. La plupart prétendaient ne plus se rappeler leur ancien compagnon imaginaire ; plusieurs m'ont raccroché au nez en feignant de ne pas comprendre à quoi je faisais allusion. Les oreilles rouges et la sueur au front, j'ai tout de même réussi à obtenir trois rendez-vous. Comme il n'était pas question de faire venir ces gens à l'orphelinat, j'ai choisi comme point de rencontre l'auberge la plus proche.

Toute la journée j'ai affûté mes arguments comme on révise un examen. Je voulais convaincre ces inconnus de faire valoir leurs droits de propriétaires sur les créatures qu'ils avaient fabriquées durant leur enfance. Ce droit (je l'avais vérifié !) ne pouvait leur être refusé. Ils avaient donc toute légitimité pour exiger la libération de leurs anciens compagnons de jeu et les ramener chez eux. Skeltar ne pourrait s'y opposer.